

D'UNE LECTURE ONTOLOGIQUE DE LA THEORIE DES DESCRIPTIONS DEFINIES DE RUSSELL AU SENS CACHE DES NOMS PROPRES

Nalourgo Drissa COULIBALY

*Département de philosophie, Université Félix Houphouët-Boigny –
Abidjan | Côte d'Ivoire
cdrissa92@yahoo.fr*

Zié Seydou YEO

*Département de philosophie, Université Félix Houphouët-Boigny –
Abidjan | Côte d'Ivoire
yzseydou@gmail.com*

Résumé

Russell amorce son analyse par la nette séparation des noms propres, des noms généraux. Mais l'ambiguïté que soulève une telle distinction le conduira très vite à l'admission des symboles incomplets. Laquelle symbolique semblerait a priori disqualifier les descriptions définies eu égard à certaines de ses dénotations très souvent vide. L'analyse menée par Russell sur l'ambiguïté des descriptions définies nous interpelle sur le sens des noms et prénoms que nous portons et donnons à certaines entités. Somme toute, notons que le nom a une portée ontologique. Il est susceptible d'être chargé positivement tout comme négativement. Il paraît donc impérieux de prendre en compte le sens profond de tout nom avant même de l'attribuer à une entité.

Mots clés : *logique, noms propres, noms généraux, sens dénotation, objet-concept.*

Abstract

Russell, begins his analysis by the clear separation between proper names and general names. But the ambiguity raised by such a distinction will very quickly lead to the admission of incomplete symbols. Which symbolic would seem a priori to disqualify the defined description in view of some of its very often empty denotation. Russell's analysis of the ambiguity of the defined descriptions of the descriptions challenges us as to the meaning of the names and the forenames that we carry and give to certain entities. All in all, the name has an ontological scope. It is likely to be positively or negatively

loaded. It therefore seems imperative to take into account the profound meaning of any name before even attributing it to an entity.

Key word: *logic- proper nouns – general nouns – sens – denotation – objet – concept.*

Introduction

Nous portons des noms sans même savoir leurs significations. C'est bien cette énigme que la philosophie analytique a tenté de résoudre à travers ses illustres auteurs tels que Frege, Russell et bien d'autres. La question du sens, de la signification ou de la détermination des termes propositionnelles constitue le pan essentiel de ce projet. En outre, les termes langagiers ou propositionnelles paraissent souvent assez ambigus. Ce qui rend notamment incompréhensible et insaisissable le sens de nos énoncés. Une telle incompréhension résulte des diverses interprétations que peut avoir le concept dans une proposition. G. Frege (1971, p. 16) s'était attaqué à cette question en ces termes : « La correspondance entre les caractères du concept et les propriétés des objets rend compte du rapport de la compréhension à l'extension, imparfaitement décrit ». Il y'a de ce fait une ambiguïté linguistique. Or une bonne appréhension du concept ouvre la meilleure des voies à la saisie des objets qu'il subsume et de plus à une bonne saisie du sens propositionnel des termes. Bien au-delà d'une telle étude, il est question pour nous de déterminer le sens parfois ambigu des noms que nous portons. En outre, bien de noms dont le sens est presque inconnu ou méconnu influent soit positivement mais parfois négativement sur notre existence. L'approche russellienne des termes singuliers se présente comme une étude transitoire qui aidera à décrypter la dimension obscure de ces noms. Il est donc question pour nous, à travers cet exposé, d'apporter dans un premier temps, un décryptage de la théorie des descriptions définies de Russell. De cela, sera mis à nu la problématique de l'indéterminabilité du nom des termes

singuliers. De cette défaillance de l'analyse russellienne, il sera, dans un second temps question de l'appréhension du sens profond et parfois ambigu des termes singuliers ou noms propre dans le lexique russellien. C'est bien de telles préoccupations qui nous amènent à nous interroger de la façon suivante : quelle serait la portée sociologique de la théorie des descriptions définie de Russell ? En quoi, son incapacité à déterminer le nom propre peut servir à la compréhension même de l'essence de ceux-ci ? Autrement dit, le principe de l'indéterminabilité des termes singuliers ne reflète-t-il pas in fine la dimension ontologique des noms propres ?

Les nuances conceptuelles méritent d'être levées pour la bonne compréhension de cette thématique. Ce qui se fera par ailleurs par l'analyse critique des théories logicistes émergentes de cette époque. Cela impose dans un premier temps, une relecture des concepts de Sinn et de Bedeutung de Frege. Dans un second temps, l'approche russellienne des noms, nous édifiera sur le sens ontologique de ceux-ci. Cette démarche sera donc entendue comme la réponse à un souci majeur qui est celui de la complexité et la compréhension des termes propositionnels. Ainsi la question référentielle des expressions langagières se pose avec acuité. L'analyse portée sur le nom propre constitue une esquisse d'étalement de ces complexes qui obstruent la compréhension des propositions. Les approches de Frege et de Russell semblent certes antinomiques. Mais, le moins qu'on puisse dire, est que, de ces différentes analyses, se dégage en toile de fond la question du sens, de la dénotation et bien plus au fond, la question épineuse de l'ontologie des noms. Il paraît donc convenable de soutenir avec N. Mouloud (1976, p. 48) :

Ainsi se dessine la double dimension d'une analyse sémantique, qui aura à faire avec les caractéristiques intensionnelles des expressions – leur sinn et avec leurs propriétés extensionnelles, lesquelles relèvent précisément de leur Bedeutung.

La question de la signification des termes propositionnelles, nous projette donc de plein pied dans l'appréhension du sens et de la dénotation des termes propositionnelles. Cette impérieuse quête d'une référence aux termes singuliers, rime généralement avec les exigences sociales. Une telle analyse mettra donc à nues les méthodes mises respectivement en œuvre par Frege et par Russell à fin d'éviter les ambiguïtés dans la saisie de la signification de certains noms.

1 – de la conceptualisation frégenne des termes singuliers

1.1-Approche conceptuelle des termes singuliers

A la différence de la conception commune et ordinaire, le terme singulier ou nom propre, revêt dans la pensée logique, une connotation toute particulière. En outre, l'on a pour coutume de dire d'un nom propre, le nom d'un individu, d'une structure ou d'un organisme. Le nom propre, au-delà de la désignation des personnes, peut également, selon la vision générale, désigner un territoire par exemple le nom d'un pays (Côte d'Ivoire), une collectivité territoriale à savoir l'appellation des habitants d'un pays donné : les Ivoiriens ; ou même une structure quelconque de renom tel par exemple : UNESCO. La conception logique du nom propre chez Frege est bien plus large. En effet, celui-ci ne rejette absolument point ces conceptions classiques mais plutôt élargie la conception du nom propre en vue d'intégrer d'autres termes. Frege se situe dans une vue généraliste de la conception du nom propre. C'est pourquoi le nom propre est selon lui, toute façon de désigner. Mais qu'est-ce que la désignation ?

La désignation renvoie selon Frege à toutes expressions dénotatives. Une expression dénotative, est une expression ou un terme qui affirme quelque chose qui renverrait à un objet donné. C'est à juste titre que B. Russell (1989, p.86) affirmait : « Nous dénotons quand nous indiquons ou nous décrivons, ou quand nous utilisons les mots comme des symboles de concepts ». Dénoter renvoie donc à parler ou traiter de quelque

chose ou d'un objet. Dans ce canevas, il traduit une certaine généralité car l'objet désigné peut être empirique comme intelligible. En un mot, la désignation ou dénotation est une expression qui est susceptible de déterminer un objet ou de renvoyer à quelque chose peu importe la nature. Cette définition corrobore la conceptualisation du nom propre selon le philosophe d'Iéna. Le nom propre selon lui s'interprète dans le sens de la dénotation ou de la désignation. Ainsi, le nom propre s'entend dans le sens de toute expression qui dénote ou qui désigne. Dans une telle logique, le nom propre frégeén intègre non seulement la conception ordinaire mais également tout autre forme de désignation (expressions dénotantes) qui recouvre plus ou moins des objets. C'est bien dans ce sens qu'il (1971, p.103) arguait :« Par signes et noms, j'entends toute manière de designer qui joue le rôle d'un nom propre ». La conception frégeenne du nom propre est donc établie. Elle fait référence à toute manière de décrire un objet. Dans une telle perspective, le nom propre implique : les mots, les signes, les combinaisons de signes, les expressions. Au regard d'une telle considération, l'on est tenté de s'interroger sur le statut de la proposition. La proposition serait-elle un nom propre ou non ? A cette interrogation, Frege répond par l'affirmatif. La proposition est un nom propre au même titre que les expressions dénotantes. Cette idée est d'autant justifiée dans le sens où la proposition véhicule une certaine idée qui renverrait nécessairement à une désignation empirique ou immatérielle. C'est bien dans cette optique qu'il (1971, p. 110) renchérisait : « Toute proposition affirmative, quand on considère la dénotation des mots qui la constituent, doit donc être prise comme un nom propre ». Cette assertion montre avec clarté le sens foncièrement large que Frege accorde au nom propre. Ainsi aucune expression langagière n'est épargnée de ce vaste champ. Cela établit, il nous revient de résoudre une énigme qui conduira certainement à situer la place du nom dans la pensée logique de Frege. Cette énigme fait suite à une question que G. Frege (1971, p. 107) s'est

lui-même posé en ses termes : « D'où tiens-tu que quoi que ce soit ait une dénotation ? ». Cette préoccupation lance le débat et permet donc d'asseoir l'ossature de la pensée logique de Frege. La quête de la référence, de la désignation ou de la dénotation devient de ce fait à un idéal cognitif. Cet idéal même idéal, peut conférer d'une manière ou d'une autre aux signes, mots et propositions, une teinture relativement objective. Trouver une dénotation aux expressions dénotante, c'est avant tout, juger de leur valeur de vérité ou donc de leur ancrage empirique.

1.2-Le rôle des termes singuliers dans le logicisme frégeen

Le nom propre dans la conception frégeenne, a été décrit comme renvoyant à toute forme de dénotation ou de désignation. Ainsi, pour comprendre la fonction du nom propre dans la formation de l'esprit logique chez Frege, l'on doit nécessairement s'appesantir sur cette ultime notion de dénotation. La compréhension de la terminologie dénotation, passe avant tout par celle du sens. Ainsi, dans la pensée logique, l'on ne peut parler de la dénotation sans y adjoindre au préalable la question du sens. Dans la formation de la pensée logique de Frege, la question du sens et de la référence à fait suite aux difficultés liées à la définition de l'égalité ou de l'identité. C'est ce que confirme L. Linsky (1967, p. 45) lorsqu'il écrit : « Frege introduit sa distinction entre le sens et la référence des noms pour tenter de résoudre le problème de l'identité ».

Deux entités sont dites identiques lorsqu'il y a un rapport d'égalité entre eux. La question qui s'est notamment posée, porte sur le statut de cette relation. A cet effet, différentes questions ont notamment émergé : L'identité est-elle une relation ? Une relation entre des objets, ou entre des noms ou signes d'objets ? Ces différentes préoccupations ont amené Frege à l'analyse de deux propositions : La proposition ($a = a$) et la proposition ($a = b$). Selon lui, le constat est tout évident, ces deux propositions comme le soutenait également Emmanuel Kant, n'ont pas la même valeur de connaissance. Dans son

analyse, Frege parvient à déceler les circularités qui découlent de la proposition ($a=b$). Ainsi, estime-t-il que si l'on considère les propositions ($a = a$) et de ($a = b$) comme le reflet d'une relation entre l'objet dénoté par les signes (a) et (b) alors, ces deux propositions sont vides de sens. Le problème est qu'il paraît tout évident, qu'un objet soit identique à lui-même. Dans de telles circonstances, Frege établit que ces propositions ne véhiculent aucune information.

A travers une seconde alternative, Frege considère les signes (a) et (b) comme désignant le même objet. Dans ce contexte ci, en lieu et place de l'objet dénoté, la relation porte sur l'égalité des signes qui dénotent le même objet. Frege estime que cette conception est également arbitraire. Cela dans le sens où chaque individu peut arbitrairement utiliser l'égalité entre n'importe qu'elle signe pour dénoter un objet. Cet usage des signes n'est donc pas conventionnel. Cette idée se traduit clairement à travers cette allocution de G. Frege (1971, p. 103) : « On ne peut interdire à personne de prendre n'importe quel événement ou objet arbitrairement choisis pour designer n'importe quoi ». Selon Frege, l'égalité entre les signes porte à d'énormes confusions car elle atteste de la manière de designer. Ors cette manière de designer peut être relative d'un individu à un autre. Ce qui fait dire que ce type de proposition fondée sur l'égalité des signes est également vide de sens. Que l'égalité s'établisse du côté de l'objet dénoté ou du côté des signes, il préexiste des ambiguïtés. C'est cette difficulté majeure qui conduit Frege à établir les balises sur le sens et la dénotation des noms. Pour qu'une proposition sur l'égalité ait une connaissance effective, il faut bien que les divers signes qui la constituent, représentent les différentes désignations de l'objet. L'analyse de ces propositions conduit Frege à penser le rapport signe, sens et dénotation. C'est à juste qu'il (1971, p. 103) affirmait : « Il est naturel d'associer à un signe (...) outre ce qu'il désigne et qu'on pourrait appeler sa dénotation, ce que je voudrais appeler le sens du signe ». A un sens ou plusieurs sens, doit donc toujours

correspondre une dénotation. Cette tâche, Frege se l'octroie à fin d'élaborer un système de signes parfaits qui aiderait à corriger les erreurs du langage vulgaire. La dissociation du sens et de la référence permettra de traiter les expressions langagières avec plus de célérité. Cependant, il s'avère que certains mots à l'instar de : « la suite qui converge le moins rapidement », « le corps céleste le plus éloigné de la terre », admettent bien un sens mais pas de dénotation. A cette préoccupation, G. Frege (1971, p. 107) s'interrogeait de la façon suivante : « Tu parles ici, sans plus, de la lune comme d'un objet, mais d'où tiens-tu que la lune à une dénotation ? D'où tiens-tu que quoi que ce soit ait une dénotation ? ».

Ces différentes interrogations sans issue favorable l'amènent à admettre un concept nouveau qui est celui de la supposition de dénotation. Plus, il admet qu'il faut distinguer le sens habituel d'un mot de son sens indirect, la dénotation habituelle de la dénotation indirecte. Dans ce registre l'auteur insiste sur l'usage du style indirect. Selon lui, le style indirect est le rapport des propos une tierce personne. Dans un tel discours, la dénotation porte plutôt sur les signes. Il n'est donc point question de la dénotation habituelle mais de la dénotation indirecte. C'est en cela qu'il (1971, p. 107) soutiendra : « Si on emploie les mots de la manière habituelle, c'est de leur dénotation qu'on parle. Mais il peut se faire qu'on veuille parler des mots eux-mêmes ou de leur sens ». A travers ces différentes analyses, Frege parvient à donner un sens cognitif aux noms propres. La continuité de cette analyse a consisté à percevoir le nom propre dans un contexte propositionnel. Vu que la proposition, en tant que tout au sens frégéen, ne constitue point un nom propre, nous réserverons ce chapitre pour un article ultérieur.

2-La conception russellienne des termes singuliers : réalisme ontologique.

2.1- De l'approche russellienne des termes singuliers.

Comprendre le nom propre dans la pensée logique de Russell, c'est ébauché une partie très essentielle de l'analyse logique. Du nom de grammaire philosophique, celle-ci se donne pour objectif d'analyser les propositions en leurs éléments constitutifs. Donnant la nature de ses constituants propositionnels, la grammaire philosophique favorise une meilleure compréhension du sens des propositions. C'est dans ce sens que B. Russell (1989, p. 72) écrivait : « La correction de l'analyse philosophique d'une proposition peut, par conséquent, être utilement vérifiée en s'efforçant de déterminer le sens de chacun des mots de la phrase qui exprime la proposition ». A travers cette citation, Russell semble convenir sur ce point avec le philosophe d'Iéna. L'appréhension du sens d'une proposition ne peut s'effectuer que par la mise en évidence du sens des mots qui la constituent. Mais sans trop vite établir une conclusion hâtive attendons de voir ce que le concept russellien de nom propre recouvre. La grammaire philosophique constitue en ce sens le chemin indiqué comme avancé ci-dessus. Celle-ci a en outre permis de découvrir trois entités indispensables dans un discours. Au nombre de ces entités, citons entre autre : les substantifs, les adjectifs et les verbes. Sans toutefois vexer dans les tournures purement grammaticales entre substantif (concept d'ordre général) et adjectif, B. Russell (1989, p. 73) a tenté de recentrer son objet de son analyse. Ce qui d'ailleurs se comprend à travers l'expression suivante :

« La distinction dont nous avons besoin n'est pas identique à celle que fait la grammaire entre le substantif et l'adjectif, puisqu'un seul concept peut, selon les circonstances, être soit un substantif soit un adjectif ; c'est la distinction entre noms propres et noms généraux (...) qui est nécessaire ».

Cette formule met en relief le but ultime de la grammaire philosophique. But qui n'est que d'établir foncièrement le distinguo entre les noms propres et les généraux. Pour amorcer son analyse, Russell se focalise sur une notion d'ordre général qu'est « le terme ». En guise de précision, il convient de noter que ce terme admet dans le langage russellien une double connotation. Le lecteur pourra s'en apercevoir dans le cours de ce raisonnement. Sans donc revenir sur les propriétés de cette notion, force est de noter que les termes renvoient à toutes expressions qui rentrent dans la constitution d'une proposition. C'est cette caractéristique fondamentale qu'énonce le philosophe de Cambridge (1989, p. 76) lorsqu'il écrit : « Par termes d'une proposition, j'entendrai les termes, aussi nombreux soient-ils qui figurent dans une proposition et peuvent être considérés comme les sujets sur lesquels porte la proposition ». L'analyse propositionnelle de Russell se fonde donc sur les termes. Ces termes, tel qu'il le stipule sont de deux types à savoir les choses et les concepts. Tandis que les choses traduisent les noms propres, les concepts quant à eux, traitent des adjectifs et des verbes. La question des concepts fera donc l'objet d'un article ultérieur. Contrairement à la conception habituelle et à la vision frégréenne, le nom propre russellien recouvre une connotation toute particulière. Cette connotation renvoie avant tout à l'existence et l'unicité. Comprenons par là que la chose ou le nom propre doit nécessairement traduire un objet unique qui non factice doit avoir nécessairement de l'existence. C'est en cela qu'il (1989, p. 73) affirmait : « Un nom, est un symbole simple, désignant directement un individu » Ainsi, le nom propre désigne la singularité et renvoie directement à un objet. Ce faisant, il est exempt du double emploi dont fait montre l'adjectif qui peut devenir substantif. Le nom propre russellien n'est pas maniable à souhait. Il n'est point comme l'adjectif qui peut par moment devenir substantif : humain/humanité. Le nom propre, soutient-il, est immuable et constitue toujours le sujet ou le terme d'une proposition. L. Linsky (1967, p. 81) n'est pas en

marge d'une telle conception lorsqu'il soutient : « Russell suppose que les seuls termes-sujets possibles pour des propositions comportant authentiquement la forme sujet-prédicat, sont les noms propres ». Et à B. Russell (1989, p.76) de renchérir : « Socrate est une chose, parce que Socrate ne peut figurer dans une proposition autrement que comme terme ». Notons donc que du point de vue caractéristique, le nom propre diffère des autres constituants propositionnels. Il occupe une place centrale dans la proposition car il est selon les mots de Russell, le sujet sur lequel porte la proposition. Il doit donc désigner directement un objet ou exister. Le cercle carré, entité dépourvue d'existence réelle à la différence du terme « Socrate », en est un cas palpable. Aussi, le nom propre, selon Russell, doit nécessairement répondre au principe de substituabilité « *salva veritate* ». Ce principe sert de preuve à l'authenticité voire l'immutabilité du nom. Ainsi en substituant le nom, *salva veritate*, la proposition doit pouvoir garder son sens initial. Ce qui n'est pas le cas de l'adjectif devenu substantif dans une proposition : les notions apparentées du prédicat. Considéré de la sorte, Russell estime que plusieurs entités peuvent faire office de choses ou de noms propres. Au nombre de ces choses, il argue (1989, p. 76) : « Il semble que toutes les classes, comme les nombres, les hommes, les espaces..., quand on les considère comme des termes uniques, sont des choses ». Ainsi donc, Russell marque à travers cette ultime affirmation, la différence conceptuelle qu'il établie entre sa vision du nom propre et celle de Frege. Cela établie, il convient nécessairement de relever l'encre de ces différentes conceptions dans l'analyse logique de ces penseurs.

2.2-Les termes singuliers comme prémisses d'objectivation.

Par la mention d'un tel titre, nous ne manifestons aucunement la volonté d'étaler toute la philosophie mathématique de Russell. Il est fondamentalement question pour nous, de montrer à travers cette ébauche, les présupposées de sa philosophie. Le nom

propre a joué un rôle essentiel dans la construction de cet idéal. Nous avons certes défini ci-dessus l'approche russellienne du nom propre. Mais force est de reconnaître que véritable extension de cette définition laisse apparaître des confusions au sujet de sa appréhension. En outre, les terminologies de terme et de chose initialement dissociés sont plus tard utilisées indifféremment l'une pour l'autre. Russell manque de nous signifier avec clarté les véritables contours des notions de : terme, chose, sujet, prédicat, substantif, adjectif. Ainsi, le même mot, peut revêtir en des circonstances différentes divers attributs. Cette idée paraît plus explicite lorsque Russell (1989, p.78) affirme :

« Les termes qui sont des concepts diffèrent de ceux qui n'en sont pas, non pas en vertu de leur autosubsistance, mais en vertu du fait que, dans certaines propositions vraies ou fausses, ils figurent d'une manière qui est différente de celle dont ils figurent dans les propositions où ils sont soit sujets, soit termes de relations, sans que cette différence soit définissable ».

Russell expose à travers cette citation, la mutation perpétuelle des mots. La récurrence de ces mutations fait vaciller les termes, d'un attribut à un autre. Cela colle certes avec la nature des mots dans le langage ordinaire mais nous laisse perplexe du point de vue logique. En outre la mutation des termes jette l'opprobre sur la saisie effective des contours du nom propre. Ainsi l'on ignore finalement chez Russell la véritable définition de ce nom. L. Linsky (1967, p. 80) traduit cela en des termes plus clairs : « J'ignore si Russell pensait que tout symbole est un nom propre ». Un tel propos témoigne en toute clarté de l'inhérence d'une certaine ambiguïté dans l'approche conceptuelle du nom propre chez Russell. Dans son analyse de 1905 un tel amalgame est observé entre les terminologies d'expressions dénotatives et de descriptions définies. Afin de remédier à de telles ambiguïtés, Russell décida d'analyser la proposition tout comme Frege à travers ses éléments constituants. Cette analyse a

également touché les propositions de type singulier tels les énoncés existentiels négatifs t : « le cercle carré n'existe pas » et les énoncés déclaratifs de la forme : « Scott est l'auteur de Waverley ». Le bon sens aurait bien voulu que dans le cadre de l'étude sur les noms propres, les démonstrations soient dument établies. Mais, le constat est tout autre. En outre Russell part de ce qui n'est pas noms propres (descriptions définies ou symbole incomplets), pour fonder les noms propres. Les symboles incomplets, selon son entendement, nécessite toujours une définition contextuelle pour être assimilés. En cela, il (1989, p. 309) écrivait : « Par symboles incomplets, nous entendons un symbole qui n'est supposé n'avoir aucun sens isolement et qui n'est défini que dans certains contextes ». Ainsi donc, Russell montre que les symboles incomplets ou descriptions définies, symbolisés par la formule : $(\exists x)(Qx)$, ne sont pas des noms propres. Ce symbole se lit, l'unique (x) qui possède la propriété (Q). Vu que les symboles incomplets sont inévitables dans l'expression des pensées humaines, leur usage nécessite justification. C'est donc par un raisonnement par l'absurde que Russell procède afin de démontrer la disqualification des symboles incomplets. En ce qui concerne, les énoncés existentiels négatifs, de la forme « le cercle carré n'existe pas », Russell suppose que la proposition doit être entendue de la manière suivante : il est faux qu'il y ait un objet (x) qui est à fois rond et carré. A travers, cette nouvelle proposition, l'on constate effectivement la dissolution du sujet grammatical. Se servant du symbole des descriptions définies $(\exists x)(Qx)$, Russell symbolise cette proposition par $\sim E!(\exists x)(Qx)$. Cette explication fut assez simpliste. Mais en ce qui concerne les énoncés déclaratifs de la forme : « Scott est l'auteur de Waverley », ce n'est point le cas. Le « est » entre Scott et l'auteur de Waverley, dit « est » d'identité par Russell porte énormément à confusion. L'analyse de cette proposition admet une ambiguïté. La question que l'on se pose est de savoir si : « l'auteur de Waverley » renvoie à un

nom propre. Soit (c), le nom auquel renvoie « l'auteur de Waverley. Ainsi deux possibilités s'imposent :

- 1) si Scott n'est pas identique à (c), l'énoncé serait dit faux.
- 2) si Scott est identique à (c), nous aurions comme proposition similaire ; Scott est Scott. Ce qui absurde et tautologique.

A travers ces deux suppositions, l'ambiguïté se dessine clairement. Celle-ci porte sur la nature de ces propositions. Ajuste titre, B. Russell (1989, p. 311) affirmait : « On pourrait suggérer que Scott est l'auteur de Waverley affirme que Scott et l'auteur de Waverley sont deux noms du même objet, mais un peu de réflexion à montrer que ce n'est pas le cas ». Se servant du symbole des descriptions définies $E!(\iota x)(Qx)$, Russell va procéder à la disqualification de l'expression « l'auteur de Waverley ». Ainsi par le rapport d'équivalence entre Scott et l'auteur de Waverley, il établira la définition suivante : $f\{(\iota x)(Qx)\} := (\exists c) : Qx \equiv x=c : f_c$ Df. Tel qu'il le stipule, cette définition admet pour signification « le (x) qui satisfait (Qx) satisfait également (fx). De façon plus étayé, il atteste que cela signifie en d'autres termes qu'il y'a un objet (c) tel que (Qx) est vrai quand et seulement quand (x) est (c) et f(c) est vrai. Se référant à l'énoncé « Scott est l'auteur de Waverley », Russell mentionne qu'il vaudrait comprendre par-là que (x) a écrit Waverley est vrai quand (x) est Scott, et faux quand (x) n'est pas Scott. Ainsi, avec la formulation la description semble avoir disparu de l'énoncé. Russell estime que toutes les propositions de ce type doivent être analysées de la sorte. L'analyse logique portant sur le nom propre a donc permis la dissolution des descriptions et favorisé l'élaboration d'une philosophie mathématique. D'où, une approche plus ou moins objective de l'analyse logique. Toutefois la question de l'existence des êtres logique demeure toujours problématique. Ce qui ramène notamment à l'analyticité de la question ontologique des termes singuliers.

2.3-L'indéterminabilité logiques des termes singuliers à leur ambiguïté ontologique.

L'analyse portée par Russell relativement aux termes singuliers ou noms propres, bien qu'historiquement remarquable et scientifiquement admise, continue dans l'univers logiciste, d'alimenter les discussions. Bien qu'elle semble une prouesse cognitive aux yeux de certains exégètes, celle-ci regorge encore quelques zones d'ombre. Certaines énigmes notamment celles de la dénotation vide et des existentiels négatifs, certainement incomprises ou mal résolues demeurent en suspens. En réalité, la question ontologique continue d'hanter l'analyse logique. En cela Vernant (1993, p. 318) stipulait « Le recours aux quantificateurs ne dispense pas d'un engagement ontologique ». Du fait de son ontologie luxuriante, la refonte de la logique par Russell paraît donc comme une tentative presque avortée. A ce sujet, les critiques à son endroit sont allées bon train. Parmi ces critiques de renom, se situe : le logicien Autrichien Ludwig Wittgenstein, le philosophe logicien Américain Willard Van Orman Quine, le logicien Britannique Peter Frederick Strawson, et le philosophe Américain Saul Kripke etc.... De leur différentes critiques, la question relative à l'indétermination de la référence des entités propositionnelles telles : les termes singuliers, les noms propres et les descriptions définis, chez Russell, se laisse remarquablement percevoir. Ces différentes objections ou critiques à l'égard des thèses russelliennes n'ocultent cependant en rien leur originalité. Et la question que nous osons défendre y est bien logée. Nous en voulons donc pas à Russell de n'avoir pas pu déterminer objectivement la désignation des termes singuliers. Les noms propres admettent une dimension à la fois mythiques et mystiques. Par conséquent, ils revêtent une certaine ontologie difficilement cernable. Il va donc de soi que les termes singuliers ne puissent pas être décrit avec objectivité. Cette analyse russellienne, malgré ses insuffisances reflète en bien de sens le caractère ontologique des noms aussi bien des prénoms que nous portons. Tous noms renvoient à une essence.

La désignation au regard des insuffisances de la théorie de la dénotation chez Russell reflète quelque chose de foncièrement ontologique. C'est bien ce que le philosophe français Pascal Engel (1985, p. 61) transcrivait en ces termes : « Lorsque Frege parle du sens et de la dénotation des expressions, il les considère avant tout comme des entités ontologiquement distinctes et autonomes ». Le nom ne peut aucunement être traité sans la question ontologique. De ce point de vue, la désignation du nom n'est pas toujours empirique mais bien métaphysique. Tout nom a de ce fait une dimension spirituelle. L'échec de la théorie de la dénotation chez Russell traduit cette dimension spirituelle des noms. Nous attribuons des prénoms dans l'espoir que leur désignation incertaine rime avec quelque chose ontologiquement positif. Ce qui n'est cependant pas toujours le cas. Des noms antiques, dont les revers sont spirituellement méconnus, continuent d'être donnés à certaines personnes. Ce qui impacte négativement leur existence. C'est bien le cas de nos sociétés africaines où les noms des ascendants sont donnés aux descendants. Ignorant l'énergie mystique ou mystérieuse de ces noms, l'on se surprend à voir des individus dans des logiques comportementales étranges. L'indétermination des noms ou terme singulier chez Russell doit nous amener à comprendre que les noms portent des charges ou des énergies que nous ne pouvons véritablement pas cerner. Par conséquent il est toujours bienséant de mener des enquêtes bien fournies sur origines des noms et prénoms avant toutefois de les attribuer à des individus.

Conclusion

Au terme de cette analyse force est de noter que le nom propre a joué un rôle essentiel dans l'élaboration de la philosophie mathématique. Les diverses approches qui en sont faites, ont dans une certaine dialectique, contribué à disqualifier sémantique et ontologiquement les descriptions définies. Cela à plus ou moins favorisé la bonne compréhension des

propositions. La distinction nom propre-nom général est désormais établie. Une telle avancée ne sonne cependant pas le glas des paradoxes. Des analyses ultérieures à l'instar de celles des logiciens Britannique Ludwig Wittgenstein et Américain Willard Quine, le démontrent avec véhémence. Il nous a importé à travers cette ébauche de monter la quintessence des analyses élaborées par Frege et Russell. Ces Analyses constituent comme il convient de le noter, un pas considérable dans le domaine de la cognition. Ainsi, elles traduisent le fait que chaque admet une ontologie difficilement cernable. Nous avons donc à faire attention dans l'attribution des noms.

Bibliographie

Benveniste Emile. (1966). Problèmes de linguistique générale, Paris, Gallimard, 359 p.

Blanche Robert. (1970). La logique et son Histoire, Paris, Armand Colin, 364 p.

Engel Pascal. (1985). Identité et référence : La théories des noms propres chez Frege et Kripke, Paris, Pens, 198 p.

Frege Gottlob. (1971). Ecrits logiques et philosophiques, C. Imbert, Paris, Seuil, 234 p.

Gochet Paul. (1978). Quine en perspective, Paris Flammarion, 230 p.

Linsky Léonard. (1974). Le problème de la référence, Paris, Seuil, 186 p.

Mouloud Noël. (1976). L'analyse et le sens, Paris, Payot, 335 p.

Russell Bertrand. (1989). Ecrits de logique philosophique, J.M.Roy, P.U.F, 459 p.

Vernant Denis. (1993). La philosophie Mathématique de Russell, Paris, J.Vrin, 505 p.

Vuillemin Jules. (1968). La première Philosophie de Russell, Paris, Armand Colin, 359 p.

Wittgenstein Ludwig. (1961). *Tratatus logico-philosophicus*, Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 374 p.